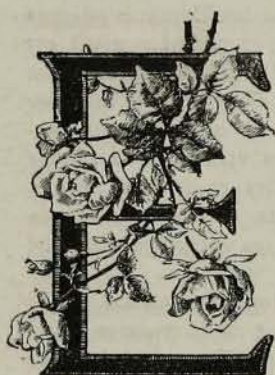


CROYANCES, USAGES ET LÉGENDES

Le rameau de Pâques-Fleuries et ses légendes. — Le Vendredi-Saint et ses vieilles coutumes. — Les légendes du Calvaire. — Le rouge-gorge et l'araignée à la croix blanche. — L'épi enchanté. — Les curieuses légendes du peuplier, du saule et du genêt du jardin des Oliviers. — La croix de buis. — La légende de la passiflore. — La bouillabaisse du Vendredi-Saint. — Sa touchante origine. — La légende de la sauge ou herbe de la Vierge. — Le jour de Pâques et les invités du bon Dieu. — La légende des grandes et des petites vertus. — La légende de la mousse des bois. — Miraculeuse origine de la violette de Pâques.



En Bretagne, la croyance populaire a brodé de poétiques légendes sur le rameau de Pâques-Fleuries. Dans un coin de la vieille armoire, l'aïeule garde pieusement ces reliques des bois et compte les années de sa vie par les branches desséchées qu'un jour une main d'enfant placera dans son cercueil. Et la légende ajoute que, la fête des Rameaux venue, les branches mortes redeviennent aussi vertes que l'herbe des prés.

Dans le Berri, on jette dans les flammes les rameaux fleuris de l'an passé qui, aussitôt, se changent en rameaux d'or. Et si, de cet auto-da-fé rustique, il reste une feuille absolument intacte, c'est que la fille de la maison trouvera un mari dans le cours de l'année. Hélas ! on ne croit pas à grand chose aujourd'hui, et pourtant, dans un coin de l'alcôve, il y a presque toujours place pour un brin de verdure qui se détache sur le velours noir d'un Christ jauni, ouvrant ses bras à tous les pardons.

En Périgord, comme dans d'autres pays de France, Pâques-Fleuries est la fête des enfants qui se bourrent, à bouche rose que veux-tu, de pâtisseries pascales.

Il me semble y être encore : des cloches à l'autel, ce n'est qu'une forêt mouvante de buis et de laurier tenus par des mains d'enfant, rameaux

verts artistement parés de pommes et d'oranges, de brioches odorantes, de « tortillons » exquis, vernis au jaune d'œuf, de « cassemuseaux » au citron et surtout de « cordonnelles » blanches, gâteau à trois cornes, parfumé d'anis et de muscade, faisant ployer ces rameaux gastronomiques qui, chez nous, remplacent l'arbre de Noël.

Et par la fenêtre gothique de la rustique chapelle entre le soleil qui rit sur les bannières rouges, éclate comme une langue de feu sur le front des apôtres et met des rayons de fête sur les joues rosées des Madones blondes.

Mais ce qui nous tentait surtout, c'était les « cordonnelles » parfumées d'anis et de muscade. A l'*Introit*, une des trois cornes a disparu sous une dent impatiente ; au *Confiteor*, il n'y en a plus que deux. La troisième corne disparaît enfin avec le *Kyrie* ; lorsque arrive l'*Oremus*, il ne reste plus qu'un fragment de gâteau ravagé, pareil à un brin de biscuit qui se balance au bout d'un fil de fer dans la cage d'un pinson.

Et les moineaux hardis, qui réclament leur part de la dinette dominicale, vont et viennent sous la voûte grise, piaillant du haut de la chaire, se posant sur l'épaule d'un saint ou sur le tronc des pauvres, se disputant les miettes tombées de nos rameaux et — Dieu leur pardonne, — allant boire sans façon dans le bénitier en coquillage.

Ite missa est ! On ouvrait les portes de la chapelle et, tandis que les cloches égrenaient sur le village leurs joyeux carillons, défilaient les enfants chargés de buis et de laurier, passaient les jeunes filles piquant un rameau vert sur leur corsage de printemps.

Ite missa est ! Les oiseaux se sont envolés, les enfants ont disparu au loin dans le chemin de la vie, et des Pâques-Fleuries de ma jeunesse, il ne me reste plus qu'une indécise vision de frais corsages et de chapeaux roses, qu'un vague souvenir parfumé de « cordonnelles » blanches et de « tortillons d'or ».

Il n'est pas de jour de l'année aussi riche en



légendes que le Vendredi-Saint. La poésie et la foi en ont semé le Calvaire, et, ainsi que des plantes grimpantes, elles s'enroulent autour de la croix pour fleurir l'agonie du Rédempteur.

Je ne sais rien de charmant comme la légende de la croix blanche que l'araignée des jardins gravée sur son dos.

Quand Jésus se mourait sur le Golgotha, une araignée, voyant ses membres couverts de mouches, eut pitié de ses souffrances et se mit à filer une toile autour de ses pieds endoloris. Après cette bonne action, l'araignée compatissante se retire au bout d'un fil. Mais comme elle s'éloigne, l'ombre de la croix se détache tout à coup sur son corps, aussi blanche qu'un lis, et l'araignée des jardins en a toujours gardé l'empreinte.

Encore le Calvaire : un pauvre oiseau, une petite fauvette, témoin du supplice de Jésus, entonna aussitôt un chant plaintif et doux, et, voletant avec tristesse autour de la tête du supplicié, déchira sa poitrine à l'une des épines de la couronne. Et c'est depuis ce temps-là que le cou de l'oiseau compatissant, appelé « rouge-gorge », porte une cravate de pourpre.

Autre légende : En Bretagne, l'oiseau du Calvaire est un personnage et on l'appelle, s'il vous plaît, Jean-Rouge-Gorge. Avec sa gravité rustique, le paysan breton vous racontera comment Jean-Rouge-Gorge importa le froment dans la vieille Armorique. Du côté de Ploërmel habitaient des moines agriculteurs, infatigables au travail, mais désolés de ne récolter que du blé noir. Et, dans leurs ferventes prières, ils demandaient au ciel de faire germer, dans leur pauvre domaine, de beaux épis comme ils en avaient vu en Normandie.

Un jour, un des moines aperçoit un petit oiseau qu'il n'a pas de peine à reconnaître, à cause de sa cravate rouge, pour Jean-Rouge-Gorge. De son bec, l'oiseau laisse tomber un grain de blé. De ce grain sort plus tard un épi magnifique, qui s'élève au-dessus des blés noirs, comme dans les bois un beau chêne sur les taillis.

Cet épi, tombé sur la terre un saint jour de Pâques, était fée. De ses grains dorés, que sema le vent, jaillirent d'innombrables épis, et la pauvre Bretagne vit alors ses sillons arides se couvrir de blondes moissons.

Dans les veillées berrichonnes, on vous expliquera l'attitude éplorée du saule dont les branches mélancoliques tombent comme des larmes vers la terre. C'est que le saule n'a jamais pu lever les regards vers le ciel depuis l'heure maudite où il servit à la flagellation du Sauveur.

Savez-vous pourquoi la feuille du peuplier tremble sans cesse ? Une légende périgourdine raconte que la croix sur laquelle fut cloué Jésus de Nazareth était en bois de peuplier. Quand le supplicié du Golgotha exhala son dernier soupir, tous les peupliers se mirent à frissonner et voilà plus de

deux mille ans que les feuilles de cet arbre tremblent toujours.

Le buis est à la fois un symbole d'allégresse et de douleur. Quand vient Pâques-Fleuries, ce sont des avalanches de buis dans les villes et les églises. A la campagne, les chaumières, les granges et les bergeries ont une croix de buis clouée au-dessus des portes. Elle écarte les orages, préserve de la foudre et protège les troupeaux.

Le rameau de buis est la palme des pays d'occident. Quand Jésus, huit jours avant Pâques, entre triomphalement dans Jérusalem, on jette sous ses pas des rameaux de buis et des branches de palmier. Mais quand le Galiléen expire sur la croix, son dernier souffle vient s'éteindre sur les buis du Calvaire. Au même instant, le feuillage de l'arbrisseau devient à la fois sombre et luisant comme s'il était mouillé de larmes ; et depuis ce temps-là, le buis, ami des lieux incultes et solitaires, incline sur les tombes ses rameaux toujours verts, triple symbole de douleur, d'espérance et d'immortalité.

* * *

Au premier rang des fleurs du Calvaire s'épanouit la passiflore ou « fleur de la Passion ». Entre les pétales et les étamines de cette fleur vraiment étrange se dressent des filaments pointus qui figurent la couronne d'épines. Le pistil est terminé par trois stigmates élargis qui représentent très curieusement les clous. On trouve le marteau dans les anthères des étamines qui affectent l'aspect de cet outil. Enfin, les vrilles de la plante qui accompagnent les feuilles et dont se sert la passiflore comme de petits câbles contournés pour s'attacher à un arbre du voisinage simulent les cordes de la croix.

Voilà la fleur ; voici la légende : quand Jésus fut crucifié, dans le voisinage de la croix se trouvait une plante aux humbles fleurettes qui, prise tout à coup de compassion, se mit à pousser des tiges qui bientôt enlacèrent tendrement le divin supplicié.

Cette plante sauvage, sans histoire et sans nom, poussant jusqu'alors comme le lierre et la ronce, s'enroula pieusement autour de la croix et, parvenue au sommet, s'inclina sur la tête de Jésus.

Elle reçut, comme le buis du Calvaire, le dernier souffle du Rédempteur expirant. Et, aussitôt, changeant de parfum et d'éclat, elle devint la passiflore où se trouvent représentés les instruments du supplice divin. Et, à chaque printemps, dans tous les pays, son éblouissante corolle reproduit les clous, le marteau et la couronne d'épines de la Passion.

Autre légende du Vendredi-Saint : Jadis, sur les rivages de la Provence, il était de tradition de servir une bouillabaisse, plat fameux composé, comme on sait, d'une grande variété de poissons. Pourquoi cet usage ? c'est justement ce que je vais vous conter.

Là-bas, au bord de la mer, s'élevait autrefois une chaumière tellement misérable que l'on songeait : « Comment se fait-il que le mistral ne l'ait pas emportée à Tunis ou à Alger ? » Et l'on hésitait à frapper dans la crainte que la misère répondit : « Entrez ! »

Triste logis : Des meubles disloqués et, sur une chaise boiteuse, une vieille femme au beau type phocéén, brisée par les chagrins et les années. Devant la porte, des enfants du voisinage jouent gaiement sans plus de souci que brille le soleil et que chantent les oiseaux. Au dehors, dans le ciel bleu, les cloches du Vendredi-Saint pleurent la mort de Jésus.

Sur la joue ridée de la vieille femme vient de couler une larme. Elle pense, la veuve Martrille, que, ce soir, sa fille sort de l'hôpital et que son fils, après un long chômage, arrive d'Avignon. Comment leur faire fête ? Ce vin, ce pain, cette huile, ces oignons lui ont pris ses derniers sous...

Frappés de la tristesse de la veuve, les enfants cessent leurs jeux pour l'interroger. Elle leur dit ses peines et, aussitôt, se concertant tout bas, les enfants disparaissent comme une volée d'oiseaux ; cet âge n'est pas toujours sans pitié. Voici les bambins revenus, apportant chacun son offrande à la pauvre.

Celui-ci dépose une rascasse sur la table, celui-là agit avec triomphe un Saint-Pierre et deux merlans, un autre offre une galinette et un rouquau, un autre apporte une langouste de roche, un dernier ferme la marche en élevant au-dessus de sa tête blonde un superbe morceau de fiella ! Les braves enfants ont fait dans leurs familles la quête aux poissons et c'est ainsi que chacun donne son obole à la marmite de la veuve.

Vive assurément l'émotion de la pauvre femme ; mais comment accommoder ces poissons divers qui demandent, chacun, une sauce spéciale ? Soudain le visage ridé de la vieille Martrille s'éclaire d'une joie intime. Son œil brille et un sourire triomphant s'épanouit sur ses lèvres pâles. Une pensée a jailli de son cœur à son cerveau, une inspiration superbe déborde tout à coup de son âme maternelle.

— Retournez à vos jeux, dit-elle aux enfants ravis et revenez à l'heure du dîner. Je vous invite.

* *

Ce disant, elle prend gousses d'ail, oignon, pommes d'amour, sel, poivre, persil, safran, en compose un hachis qu'elle arrose dans la casserole d'un verre d'huile fine et passe aux poissons qu'elle lave, essuie, coupe en morceaux, fait mariner dans la casserole avec l'huile et le hachis, ayant soin de mêler ensemble.

Ah ! ne riez pas, mesdemoiselles ! Un plat fameux va naître qui sera le délice des gourmets et la gloire de Marseille.

Après un quart d'heure de macération patiente,

la veuve fait pétiller un sarment dans la cheminée et sur la flamme vive intronise la casserole après avoir versé cinq verres d'eau sur les poissons, mêlés au hachis. C'est alors une musique douce et charmante, comme si les poissons, fort étonnés sans doute de se trouver ensemble, se racontaient tout bas leur curieuse odyssée.

Enfin sur les tranches de pain, très minces, la veuve inspirée verse la sauce savoureuse et sert le poisson dans un autre plat. Tout embaume dans la chaumière de senteurs exquis nouvelles. Et le passant s'arrête, les narines frémissantes et la lèvre humide : « Que se passe-t-il donc chez la mère Martrille ? »

Ce qui se passe ? La bouillabaisse est trouvée.

Et voici tout le monde à table. Quel régal et quelle joie ! Bientôt, de la pauvre chaumière, la bouillabaisse passe sur les tables aristocratiques, se répand dans tout le Midi, embaume les cuisines des rivages provençaux et porte sa renommée aux quatre coins du monde.

Telle est la poétique et charmante origine de la bouillabaisse du Vendredi-Saint : Une offrande de la charité infantine, une touchante inspiration de l'amour maternel.

* *

Je me souviens, qu'un soir de Vendredi-Saint, près du feu où cuisaient des châtaignes, humble repas de ce jour de jeûne, ma tante Jeanne charma les enfants groupés autour de son rouet par cette légende ravissante de la Sauge que je n'ai point oubliée.

La Sauge est une des premières plantes bienfaites que Dieu fait pousser sous les pas de l'homme pour réparer ses forces et adoucir ses maux. Pendant des siècles, elle eut dans tous les jardins sa place d'honneur et de sympathie. C'était la plante de la maison, l'amie du foyer, la providence du malade, la bonne et douce Sauge vivante respectée dans un petit coin du jardin rustique, au milieu des thym et des lavandes, à l'abri des vents.

Elle aussi était sur le Calvaire quand mourut Jésus dont elle était la plante aimée, depuis qu'elle avait sauvé l'Enfant-Dieu quand les soldats d'Hérode le cherchaient pour le faire périr.

Voici la jolie légende de la Sauge :

Poursuivie par ses ennemis farouches, Marie plus morte que vive fuit à travers les montagnes de la Judée, serrant son fils contre son cœur. Resté dans la plaine, saint Joseph s'en allait de maison en maison, implorant pour les fugitifs un abri que partout on lui refuse.

Tout à coup, Marie entend derrière elle un bruit de pas : ce sont les soldats d'Hérode qui la cherchent. Où se réfugier ? Comment soustraire son enfant, son cher enfant, à la mort ? Dans sa détresse et son désespoir, Marie s'adresse, suppliante, à tout ce qui l'entoure...

Apercevant une belle rose épanouie, elle lui dit :

— Rose, belle rose, épanouis-toi plus encore ; ouvre tes feuilles embaumées et cache mon pauvre enfant que l'on veut tuer !

La rose répond :

— Passe ton chemin, car les soldats en cherchant ton enfant me terniraient, me froisseraient, m'effeuilleraient peut-être. Je ne puis rien pour toi, mais voici un œillet, là-bas. Va lui demander un abri. Peut-être pourra-t-il te le donner.

La Vierge y courut :

— Œillet, bel œillet, épanouis-toi, élargis tes feuilles odorantes pour cacher mon pauvre enfant que l'on veut tuer. Aie compassion de ma détresse et de mon désespoir. N'entends-tu pas les soldats qui s'avancent ?

— Passe ton chemin, répond l'œillet. Je n'ai point le temps de t'écouter, car il faut que je fleurisse. Laisse-moi donc aux caresses de la brise et aux bourdonnements des abeilles. Je ne puis rien pour toi. Mais auprès du ruisseau qui murmure, j'aperçois un narcisse. Adresse-toi à lui. Peut-être va-t-il te trouver un refuge ?

La Vierge arrive épuisée, éplorée, son enfant dans ses bras :

— Narcisse, beau narcisse, élève encore ta tige, étend tes feuilles parfumées afin de cacher mon fils, mon pauvre fils que l'on veut tuer. Ecoute ma prière ! N'entends-tu pas s'approcher les soldats d'Hérode ? Ne vois-tu pas briller leurs armes, étinceler leurs casques ?...

Le narcisse a répondu :

— Passe ton chemin. Laisse-moi recevoir en paix les baisers du soleil et mirer dans les eaux ma tête de satin. Que m'importe ta détresse et ta douleur ? Je n'y puis rien.

— Mais on va faire périr mon cher enfant !

— Eh bien ; là-bas, sur ce rocher aride vit une Sauge, emblème de pauvreté. Va lui demander asile, il est possible...

La Vierge s'y précipite :

— Sauge, bonne petite Saugette, épanouis-toi pour cacher mon enfant que l'on veut tuer.

Et la Sauge aussitôt s'épanouit tellement, elle élargit si bien ses feuilles miraculeuses que la mère et l'enfant peuvent s'y cacher.

Quand tout péril est passé, Marie sort de sa cachette et dit :

— Bonne Sauge, pauvre petite Saugette, fleur de compassion et de pauvreté, je te bénis.

Et cette bénédiction de la Vierge dota la Sauge de vertus souveraines.

Savez-vous maintenant pourquoi le genêt craque, gémit, se plaint chaque fois qu'on le jette au feu. Une légende vendéenne va vous le dire : Dans le Bocage, pays d'ajoncs et de genêts, le paysan raconte qu'au Jardin des oliviers où s'était réfugié

Jésus, le bruit causé par un genêt éveilla l'attention des bourreaux et fit surprendre le Nazaréen qu'attendait le supplice de la croix. Ce bruit, la plante délatrice fut condamnée à le répéter éternellement chaque fois qu'elle serait brûlée. C'est pourquoi dans les flammes des cheminées, le genêt craque, se lamente, parle, se repent.

Autour du grand jour de Pâques s'épanouit toute une gerbe de légendes comme dans les jardins et les prés, les champs et les bois fleurissent les premières fleurs du printemps.

Le jour de Pâques, raconte une légende du Périgord, le bon Dieu donnait une fête magnifique dans son palais d'argent et d'or. Toutes les vertus y furent invitées, les grandes et les petites ; les premières imposantes et superbes, les secondes mignonnes et charmantes, plus sympathiques peut-être que les grandes vertus.

Toutes semblent s'entendre fort bien et se connaître intimement.

Mais voilà que le Seigneur remarque deux belles dames qui paraissent étrangères l'une à l'autre, se considèrent sans se parler. En bon maître de maison, Dieu prend une de ces dames par la main et la mène vers l'autre :

« La *Bienfaisance*, dit-il, en désignant la première. La *Reconnaissance*, ajoute-t-il en présentant la seconde. »

Les deux vertus furent bien étonnées. Depuis le commencement du monde, elles se recontraient pour la première fois.

Et la légende ajoute qu'elles se retrouvent ensemble le jour de Pâques, c'est-à-dire une fois par an, ce qui est déjà bien joli.

Terminons, s'il vous plaît, chères lectrices, par la légende « la Mousse », autre légende du Périgord : elle tient peu de place dans l'écrin, mais elle le parfume d'une exquise senteur.

La pauvre mousse, l'humble mousse des bois, adressa, un beau jour de Pâques, sa prière au Seigneur : « Qu'ai-je fait, mon Dieu, pour être ainsi délaissée ? Les prairies s'étoilent de boutons d'or et de marguerites blanches ; les jardins ont leurs primevères, leurs lilas, leurs jacinthes ; les bois sont fiers des muguet aux clochettes d'argent et des chèvrefeuilles qui escaladent les chênes avec leurs bras en fleurs ; les haies se parfument d'aubépine et les ruisseaux tendent leur miroir à la beauté coquette des narcisses. Et moi je n'ai rien ; pas une fleurette qui égale ma pauvreté ! »

Dieu a pitié de la mousse indigente et aussitôt lui fait don d'une toute petite fleur qui devient aussi célèbre dans le monde que les tulipes et les roses des jardins.

Cette fleurette glorieuse, c'est la « violette de Pâques » qui, dans son langage de parfum incomparable, chante son petit *Alleluia* dans la mousse des forêts.

FULBERT-DUMONTEIL.



L'ÉPREUVE

SUITE



Ce fut lui qui parla. Il demanda, sans la regarder, tirant sa moustache :

— Alors... ça ne vous étonne pas de me voir ici ?

Il avait encore l'air fâché, tout à fait comme au temps jadis. Elle affirma très vite, s'efforçant de

donner à sa voix la mélancolie nécessaire :

— Oh ! si, cela me surprend beaucoup et j'en suis désolée.

— C'est aimable !

Elle se mordit la lèvre.

— Je veux dire que je suis désolée de vous voir comme ça ..

— Comme ça ? Comme quoi ? Comment vous attendiez-vous à me voir ?

— Je ne m'attendais pas à vous voir du tout.

Dieu ! qu'il était de mauvaise humeur ! Cette mauvaise humeur tomba tout à coup dans l'éclat d'un chagrin d'enfant.

— Oh ! Gite ! Gite, je suis trop malheureux !

Et Brigitte put goûter la joie douloureuse et raffinée d'entendre celui qu'elle aimait se plaindre à elle des cruautés d'une autre.

Raoul parla longtemps. Gite se sentait à la fois indignée de la coquetterie de Laurette qui faisait souffrir son prince Charmant et reconnaissante à cette fille inconstante et frivole qui le lui rendait. Car enfin il était un peu à elle déjà par cette confiance témoignée.

L'histoire de Raoul était toute simple. Aimant Laurette il le lui avait dit et, comme la jolie fille ne paraissait ni effarouchée, ni mécontente de cet amour avoué, Raoul, naïf encore et de cœur enthousiaste, était parti bride abattue sur le chemin des rêves. Se laisser aimer, n'était-ce pas de la part de Laurette avouer qu'elle aimait aussi ?.... Qu'elle eût ou n'eût pas de dot, Raoul ne s'en tourmenta nullement, pas plus qu'il ne s'inquiéta de savoir comment le général accueillerait les prétentions de ce petit sous-officier sans fortune. Tout le ferment romantique qu'avait laissé en Raoul son éducation première se mit à bouillonner si fort que sa raison ne put élever la voix. Ce fut Laurette elle-même qui se chargea de dégriser le pauvre fou.

Quand il avait parlé de faire sa demande, après

des semaines passées non point à hésiter, mais à caresser ses espérances, la jeune fille avait éclaté de rire, d'un fou rire bien fait pour mettre en valeur l'éclat vif des dents entre les lèvres trop rouges.

— M'épouser ! vous êtes fou... Le joli ménage que nous ferions ! Vous imaginez-vous que je veuille traîner la misère ?... Et vous marier à votre âge ? avant l'école ? Voyons, mon cher, réfléchissez un peu...

Mais la réflexion n'est guère le fait d'un amoureux. Raoul, plein d'un colère dédaigneuse contre celle qu'il appelait maintenant une coquette sans cœur, s'était dit que jamais plus il ne retrouverait le goût de vivre. Son métier lui fit horreur. Il engloba tous ses chefs dans une haine commune, parce que la fille du général se moquait de lui.

— Car elle se moque, répétait-il en effeuillant rageusement des brindilles de buis, elle se moque de moi, elle me l'a prouvé. Croiriez-vous qu'elle est allée raconter tout droit à son père ce qu'elle appelait ma folie ? Si bien que le soir même j'ai reçu du général une lettre... Tenez, la voici, cette lettre, écoutez-la :

« Mon cher ami, j'imagine, d'après ce que m'a dit ma fille, que vous êtes sur le point de vous livrer à quelque acte excentrique, comme, par exemple, de renoncer à poursuivre votre carrière, de lâcher Saumur, de gâcher votre avenir. Vous êtes fou à lier, mon pauvre garçon ; allez vous mettre au vert un peu sur vos coteaux. Je me charge de tout. Vous êtes en congé de convalescence. Sauvez-vous bien vite. Le bon air et les soins de votre famille auront sur vous, je l'espère, une influence heureuse. Revenez seulement lorsque vous aurez retrouvé votre raison. Tâchez de travailler, vous avez ce qu'il faut pour réussir. Comme j'ai pu constater chez vous une certaine netteté d'esprit, j'espère que vous reconnaîtrez vite que vous ne devez à Laurette que des excuses et des remerciements... »

— Hein ? Comment trouvez-vous cette lettre ? Voyons, comment la trouvez-vous ?

Gite ne répondit que par un soupir. Elle trouvait le général un excellent homme, tout à fait raisonnable ; mais elle ne pensa pas une minute à avouer cette impression.

— Alors, reprit Raoul, je suis venu... Mais je ne partirai plus, oh ! non. C'est fini... je me ferai libérer... ma vie est brisée...

— Voulez-vous bien ne pas dire cela ! Brisée, votre vie, parce qu'une... une...

— Vous ne savez pas ce que c'est, Gite, vous ne pouvez pas savoir la peine que j'ai... vous ne vous en doutez pas... vous n'êtes qu'une enfant.

— Vous croyez ? demanda-t-elle doucement.

Elle regardait le profil volontaire de ce désespéré avec des yeux qui auraient trahi bien des choses si la victime de Laurette avait tourné la tête. Mais il fixait obstinément un caillou de l'allée, et les impressions de sa confidente lui importaient peu. S'il se laissait aller à parler à « cette petite fille » de ses peines de cœur, c'est qu'il éprouvait l'impérieux besoin d'en parler à quelqu'un, n'importe à qui, excepté à sa famille. Non, il ne voulait pas avouer chez lui sa déception. Son père, certainement, lui démontrerait la folie de ses prétentions tout aussi cruellement que le général lui-même ; M^{me} de Fortlane pousserait des cris d'effroi à la pensée du danger couru par elle d'avoir une bru aussi pauvre qu'eux : le beau moyen de relever la gloire des Fortlane que de faire un sot mariage d'amour ! M^{lle} Mahaut dirait la même chose, tout en plaignant son beau neveu d'avoir « donné son cœur à un cœur indigne ». Et, rien qu'à la pensée des consolations que lui offrirait sa tante, Raoul s'exaspérait. C'était bien assez de leur dire à tous : « Je vous ai parlé d'un grand projet, j'y ai renoncé. » C'était même trop. Tout le monde, il le voyait bien, avait deviné qu'une déception le ramenait chez lui, et il craignait que son père n'écrivît au général pour lui demander la vérité.

Raoul, ayant épuisé le sujet de ses douleurs, répéta sa première exclamation qui les résumait toutes :

— Ah ! Gite, Gite, je suis trop malheureux !

XIV

Depuis longtemps Georges parlait. Il disait ses démarches douloureuses auprès d'amis de la veille devenant tout à coup plus qu'indifférents : hostiles et méfiants.

Enfin ! tout était liquidé, l'appartement sous-loué, les meubles achetés par les locataires, un jeune couple, heureux de trouver un nid tout fait, un logis mieux préparé qu'ils n'auraient su le faire eux-mêmes.

C'avait été doublement affreux pour Georges Hébert d'abandonner à ces heureux toutes les choses parmi lesquelles son bonheur à lui s'était écroulé. Il revenait brisé, sans courage.

On lui offrait, dans une ville de province, une place, par beaucoup enviée, d'agent d'assurances. Timidement, il en parlait à Suzanne. Que dirait-

elle ?... Comment accepterait-elle, avec cette situation plus que modeste, la vie monotone et grise d'une petite ville ?

Elle l'avait écouté en silence, les coudes aux genoux, la tête dans ses mains, pose qui maintenant lui était familière, comme si toujours elle désirait voiler à tous son visage enlaidi.

— Répondez-moi, Suzanne, supplia-t-il, aurez-vous assez de courage pour accepter cette existence... telle qu'elle doit être et l'accepter vaillamment ?

Elle releva la tête.

— Et vous croyez, dit-elle sourdement, que je n'aimerais pas mieux être morte ?

Georges ne protesta point. Il savait qu'elle était sincère, que rien ne l'attachait à une vie où rien ne restait de ce qui pour elle avait été le bonheur. Elle ne l'aimait plus : comment aurait-il conservé la moindre illusion sur sa tendresse devant l'attitude hostile qu'elle ne quittait pas !...

Elle eut un rire faux qui s'éteignit dans les larmes.

— Oh ! fit-elle ardemment, pourquoi m'avoir fait vivre ?

— Si vous vouliez essayer... d'être courageuse. Toute existence dignement acceptée à ses heures de joies.

— Non ! ne me demandez pas de me résigner à la vie qui m'est faite. Je la subis... comme un supplice horrible... Ah ! pourquoi faut-il que je vous aie connu !

Georges pâlit davantage et ses lèvres frémirent.

— Vous voulez dire, n'est-ce pas, Suzanne, que j'ai causé votre malheur ?

— Mon malheur ! ah ! oui, vous l'avez fait, mon malheur ! Vous ne deviez pas m'épouser... un autre m'aurait donné la vie heureuse que vous m'aviez promise et que vous n'avez pas su me conserver. Croyez-vous que je puisse vous pardonner de me rejeter dans la misère... le croyez-vous ? Ah ! si vous saviez comme je vous...

— Taisez-vous ! ordonna Georges.

Il s'était levé. Debout devant elle, il la dominait, ses yeux brillaient d'indignation douloureuse.

Ainsi elle l'accusait, elle le haïssait... c'est cela qu'elle allait dire, il en était sûr. Et soudain il s'aperçut que jusqu'alors il avait conservé l'espoir de la reconquérir...

Suzanne s'était tue, domptée par la voix de son mari, par cette colère qu'elle sentait bouillonner en lui. Elle s'étonnait de le voir se redresser : si longtemps, sur un mot d'elle, il avait courbé la tête !

— Taisez-vous ! répéta Georges. Je vous comprends trop bien. En m'épousant, vous choisissiez une vie large, le luxe que vous aimez. Je n'ai pas su vous donner tout cela, ou plutôt vos besoins grandissant chaque jour, j'aurais dû, n'est-ce pas, trouver le moyen d'augmenter aussi à proportion mes revenus... Je n'ai été qu'un maladroit et un

fou... Fou! oui, je l'ai été pour l'amour de vous... Mais que vous importe le but dans lequel j'ai agi? Vous-même l'avez dit un jour: « Nous jugeons d'après ce qui nous frappe et le résultat seul nous atteint. » Oui, je vous avais promis des plaisirs et des triomphes, et j'aurais dû savoir vous distraire de la perte de votre beauté par plus de plaisirs et plus de joies. Au lieu de cela, je ne puis plus rien vous donner qu'une vie de gêne... Que vous me haïssez pour ma peine... n'est-ce pas justice? Et de quoi donc puis-je me plaindre, en vérité!

Il poursuivit, la voix soudain voilée :

— Cette vie de gêne, je ne vous la propose plus. Au moins vais-je tenter un miracle pour qu'elle ne soit que passagère. J'espérais que vous n'exigeriez pas... cela, mais je ne peux supporter vos reproches... formulés ou non, ils me sont trop durs.

Il se tut un instant. Peut-être attendait-il d'elle un cri, un mot, un simple geste de repentir ou de regret; mais elle restait immobile et glacée. Il ne devina pas qu'un remords, vague encore, s'éveillait au fond de cette âme en révolte.

Il la laissa.

Dans le salon vieillot du château d'Or, elle demeura seule, écoutant le pas de son mari qui montait en hâte l'escalier aux marches craquantes.

Puis le silence se fit complet.

Longtemps, très longtemps plus tard, Brigitte retrouva sa belle-sœur dans la même pose abattue.

La jeune fille avait les yeux rougis. Elle demanda, la voix vibrante :

— Qu'as-tu fait?... Oh! qu'as-tu fait, malheureuse?

— Moi? que veux-tu dire?

— Tu le sais bien... Comment peux-tu...

Elle s'interrompit : Georges entra.

Il paraissait avoir recouvré tout son calme et jeta sur Brigitte un regard mécontent. Elle rougit et dit, révoltée :

— Je ne veux pas... je ne peux pas...

Mais un second regard de Georges l'arrêta de nouveau. Ce regard signifiait : « Souviens-toi de ta promesse. » Elle comprit et, soumise, courba la tête.

Presque aussitôt parut M. de Math. Il devait partir le lendemain de grand matin et, tous ses préparatifs terminés, il s'excusait de dîner en tenue de voyage. Pour un peu, il aurait enfilé une sacoche en bandoulière afin de se donner plus vive l'impression du départ. Il se montra, durant la soirée, presque exubérant. La hâte qu'il éprouvait de quitter « ce tombeau », de retrouver « son Paris », le rassurait sur lui-même. Il s'était cru tout à fait accablé par la mort de sa femme, mais s'apercevait que sa tristesse, tout en persistant — ainsi d'ailleurs qu'il convenait, — ne l'écrasait pas au point de lui enlever le goût de vivre. Ce goût, il le ressentait vivement, pareil à un malade qui, se croyant condamné, acquiert tout à coup la conviction qu'il entre en convalescence.

Le soir même, il fit à sa fille ses adieux, devant partir avant le réveil de la jeune femme.

Et en effet, à l'aube, bien avant l'heure convenue, M. de Math, valise en main, descendait dans le jardin. Il se heurta à Jeanitou qui portait un fagot sur son épaule.

— Jeanitou, vous n'êtes pas prêt?

— Mais non, monsieur. On a commandé la voiture pour six heures et demie, six heures n'ont pas sonné... il s'en faut...

— Ne me faites pas manquer le train, Jeanitou!

— N'ayez crainte, monsieur.

Et Jeanitou disparut, emportant son fagot.

M. de Math posa sa valise sur une marche du perron et se demanda ce qu'il allait faire.

Le soleil n'éclairait encore que la cime des coteaux derrière lesquels il se levait. Les arbres du sommet se détachaient nettement, comme poudrés d'or, sur le ciel rose et bleu. Sur les bordures de buis, de grandes toiles d'araignées retenaient la rosée, paraissant rebrodées de perles blondes. Des oiseaux piaillaient. On entendait, derrière le mur, jacasser les poules déjà affairées. L'odeur des héliotropes et des verveines montait dans la fraîcheur.

M. de Math, qui avait coutume de dormir assez tard, s'admirait d'être debout à cette heure indue. Il se félicita : « L'homme vertueux, se dit-il, aime à voir lever l'aurore. » Puis sa pensée s'en alla vers les matinées boueuses de Paris. Il lui était arrivé de se trouver d'aussi grand matin dans les rues — des matins de nuits sans sommeil. Il revit les tombereaux charriant les ordures, il crut sentir l'haleine fade de la grande ville endormie et en oublia les fleurs épanouies à ses pieds. Il soupira de plaisir.

Le soleil surgissant au-dessus du coteau lui envoya un rayon en plein visage. M. de Math cligna des yeux comme un hibou et, tournant le dos au matin clair, il rentra.

D'ailleurs Catherine l'appelait, apportant du café bouillant, et Georges descendait, prêt au départ.

— Vous êtes trop aimable, mon cher ami, protesta son beau-père, vous n'auriez pas dû vous lever à cause de moi. Mais, au fait, vous êtes matinal. Vous m'accompagnez à la gare? bien gentil à vous! Je suis en avance, vous voyez?... Catherine, ma bonne, votre café embaume... Jeanitou a quitté son fagot, n'est-ce pas? Il ne nous mettra pas en retard?

— Soyez tranquille, dit Georges, pas plus que vous, je ne tiens à manquer le train.

M. de Math, le regardant, eut une exclamation.

Il s'apercevait que son gendre portait une sacoche de voyage et, du même coup, avisait un rouleau de couvertures, une valise.

— Vous ne repartez pas?

— Si, je repars... Je vous expliquerai en route.

— Mais... alors, votre femme et Brigitte vont se trouver seules.

— Qu'y faire ? Je ne puis abuser...
 — Vous repartez... sans en avoir rien dit ?
 — Je n'en savais rien moi-même.
 — Pas de mauvaises nouvelles, j'espère ?
 — Des mauvaises nouvelles?... Oh ! mon Dieu... non, ce ne sont pas des nouvelles... Mais, par-
 tons, voulez-vous ? En route, nous causerons.

Le break se rangeait devant le perron. M. de Math s'y installa vivement, toute sa légèreté retrouvée. Au moment de monter aussi, Georges releva la tête. La fenêtre de Suzanne était close ; mais les volets de la chambre de Brigitte s'entr'ouvraient et, dans l'écartement, la jeune fille montrait son visage baigné de larmes. Georges lui envoya un dernier signe d'adieu, et Jeanitou fouetta Nabuchodonosor.

Alors Brigitte joignit les mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-elle dans un sanglot, ayez pitié de nous !

Chaque matin, à neuf heures, Annette portait à M^{me} Hébert son déjeuner.

Presque toujours, la jeune femme restait ensommeillée, paraissant même ne pas entendre les allées et venues de la femme de chambre.

Ce jour-là Annette trouva sa maîtresse parfaitement éveillée et semblant — ainsi qu'elle le confia à sa tante en redescendant — de mauvaise humeur, comme une personne qui a très mal ou pas du tout dormi.

— Monsieur le baron est parti ? demanda M^{me} Hébert.

— Oui, Madame, ces messieurs sont partis avant sept heures, comme c'était convenu.

— Monsieur est allé à la gare ?

Annette, occupée à relever les rideaux, s'arrêta toute saisie.

— A la gare... Monsieur?... Mais...

Se souvenant que sa tante lui reprochait d'avoir souvent la langue trop longue, elle hésita un instant, puis répondit simplement :

— Mais oui, Madame.

Suzanne ne dit rien. Relevée sur l'oreiller, elle émietta un peu de pain dans sa tasse.

— Mademoiselle est levée ? demanda-t-elle, paraissant prendre un parti.

— Oui, Madame.

— Voulez-vous la prier de venir ?

« Bien ! » se dit Annette, « Mademoiselle va avoir le plaisir d'une scène... Pauvre d'elle !... Quelle vie, mon Dieu ! »

Et quand elle eut prévenu Brigitte du désir de M^{me} Hébert, elle alla vite faire part à sa tante des « drôles d'idées » qui lui venaient.

— Tu me demandes ?

Brigitte, en entrant chez sa belle-sœur, s'efforçait de paraître calme. Mais ses yeux gonflés frappèrent la jeune femme.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-elle avec impatience,

De même que tous ceux qui ont conscience de

se montrer dur envers autrui, les larmes l'irritaient comme un reproche.

— Je ne pleure pas.

— Tu as pleuré.

— Que t'importe !

Suzanne la regarda curieusement. Le ton rude de la réponse l'étonnait.

— Tu m'as demandée ? répéta Brigitte.

— Oui, je voulais savoir...

Elle s'arrêta, évidemment embarrassée.

— Georges est allé à la gare ? reprit-elle.

Brigitte détourna les yeux.

— Georges est parti.

— Parti... parti... que veux-tu dire ?

— Il avait besoin de retourner à Paris... une affaire à terminer... une lettre reçue...

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Suzanne. Aucune affaire ne l'appelait... Pourquoi est-il parti ?

— Tu le sais bien, dit rudement la jeune fille... Puis elle reprit, s'efforçant d'adoucir sa voix :
 — Ne t'inquiète pas, Georges t'écrit.

— Regarde-moi, dit Suzanne.

Brigitte se détournait davantage.

Alors M^{me} Hébert étendit le bras, saisit le poignet de sa belle-sœur et, la tirant violemment, l'obligea à lui faire face.

— Tu pleures encore, s'écria-t-elle, tu pleures... et tu veux me faire croire que le départ de Georges pour Paris, une absence de quelques jours te cause un chagrin semblable ?

— Laisse-moi... laisse-moi...

— Dis-moi la vérité.

— Non !

— Tu vois bien que tu mens ! Et puis je veux savoir — tu entends — je veux savoir.

— Ah ! tu veux savoir ! tu veux savoir ? Eh ! bien, Georges est parti parce que tu le hais et que tu n'as pas même la pitié de lui cacher ta haine... Il est parti parce que cette fortune que tu lui reproches d'avoir perdue, il veut te la rendre... Tu ne le reverras plus avant longtemps... longtemps... des années sans doute, peut-être jamais. Il s'est ruiné pour toi, il mourra pour toi, sans que tu aies eu pitié...

D'une secousse, elle arracha sa main des mains de Suzanne et s'enfuit sans se retourner, sans voir le geste suppliant, les yeux de détresse dont Suzanne tentait de la retenir.

Vainement, lorsque un peu plus tard elle rejoignit Brigitte, M^{me} Hébert essaya d'obtenir une explication. Brigitte répétait obstinément : « Georges doit t'écire. » Visiblement elle regrettait son emportement du matin et s'efforçait de le faire oublier. Était-ce donc ainsi — violente et dure — qu'elle avait promis de se montrer pour la malheureuse aveuglée à qui Georges lui-même pardonnait ?

M^{me} Hébert ne paraissait pas en vouloir à sa belle-sœur. Même, Brigitte moins absorbée aurait pu voir dans le regard de la jeune femme une lueur un peu inquiète, comme si la vérité, que

durement lui avait criée Brigitte, pénétrait en elle, éclairant sa conscience. Sa voix aussi était changée, non plus dure et cassante, mais un peu brisée, comme voilée de larmes contenues.

Quatre jours passèrent sans nouvelles de Georges. Enfin, une lettre arriva. M^{me} Hébert la reçut des mains du facteur que maintenant chaque matin elle allait guetter dans l'avenue.

Avant d'ouvrir l'enveloppe, elle la palpa : Comme elle était mince, cette lettre !... Une seule feuille probablement... Pouvait-il, en si peu d'espace, lui dire un long adieu ?... Mais non, il ne partait pas... où irait-il d'ailleurs ?

Il s'était éloigné dans un moment de colère, ou pour l'effrayer... L'effrayer ? Mais oui, cette menace de départ l'épouvantait... pourquoi, puisqu'elle ne ressentait plus que de l'ennui de la présence de son mari.

Elle ne l'aimait plus, elle le lui avait dit..., elle s'était montrée dure. Suzanne se l'avouait... Mais comment n'avait-il pas compris qu'à une pauvre femme ébranlée, souffrante encore et nerveuse, il fallait pardonner beaucoup !... Après tout, elle n'était plus bien sûre de n'avoir pour Georges que de l'indifférence... s'il était resté, tout aurait fini par s'arranger ; sans doute, il allait revenir. Il renonçait à l'abandonner et il le lui disait en quelques mots dans cette lettre légère qu'elle tournait entre ses doigts sans oser l'ouvrir.

Suzanne alla jusqu'au bout de l'avenue. Là un vieux banc de pierre s'effritait, rongé de mousse, envahi par le lierre ; elle s'y assit et ouvrit la lettre de Georges.

Elle était courte, en effet.

« Ma bien-aimée,

« Maintenant que je sais que vous ne m'aimez plus, que jamais peut-être vous ne m'avez aimé, « je devrais vous épargner l'ennui d'écouter une « déclaration d'amour, bien ridicule, n'est-ce pas ? « dans la bouche d'un mari déjà vieux, — si ridicule « que je devrais me l'épargner à moi par dignité... « Hélas ! ai-je encore de la fierté ?... Je ne re- « trouve en moi qu'une seule chose : ma grande, « mon absolue tendresse pour vous qui ne m'ai- « mez plus... cette tendresse est douloureuse, sai- « gnante et meurtrie... Je ne puis supporter la vie « près de vous, me restant étrangère et lointaine. « Je pars. Je vais essayer d'arracher à la terre un « peu de cet or dont vous ne sauriez vous passer. « De plus jeunes que moi ont échoué, ils sont « morts à la peine, voilà ce qui me tente et me « décide. Je vous rapporterai de quoi payer les « choses fragiles dont vous faites vos grandes « joies, puisque je n'ai su ni vous faire compren- « dre, ni vous donner le vrai bonheur. Et si j'ai « trop présumé de mes forces, si je ne dois pas « revenir de cet Alaska mystérieux et terrible, eh ! « bien, vous l'avez dit : un autre se trouvera pour

« vous rendre une existence heureuse. Vous refe- « rez votre vie.

« Que Dieu vous garde, mon aimée, et, si quel- « que jour vous comprenez ce que j'ai souffert, « pardonnez-vous à vous-même comme je vous ai « pardonné... »

— Je ne veux pas !

Suzanne s'était levée. Elle cria encore dans l'al- lée déserte :

« Je ne veux pas ! »

Comme si sa voix pouvait atteindre celui qui s'éloignait par sa faute, à elle, et qu'elle voulait retenir.

« Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! »

Non, il n'aurait pas dû partir !

Il la laissait... elle ne le reverrait jamais peut-être ! Il la laissait... Il l'aimait pourtant et il par- tait !

« Maintenant que je sais que vous ne m'aimez pas, que jamais peut-être vous ne m'avez aimé... »

— Ce n'est pas vrai, Georges, ce n'est pas vrai !...

Elle se laissa tomber à genoux près du banc, les mains jointes, sanglotante. « Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai... Je ne t'aimais pas... non, peut-être... J'étais folle, je ne savais pas... Maintenant je comprends... Ne t'en va pas... ne t'en va pas !... Oh ! ne pourrais-tu me pardonner, toi qui dis m'aimer ! »

Mais sa voix mourait dans le silence de la grande allée... Georges ne pouvait plus entendre ces mots que si désespérément il avait attendus.

Toujours agenouillée, appuyée au banc, Suzanne releva la tête. Autour d'elle l'ombre douce se mouvait dans un murmure léger de feuilles froissées ; des gouttes de lumière roulaient sur le sable et sur les mousses. De très loin le roulement sourd d'une batteuse arrivait, parlant de vie laborieuse et saine, du bon travail qui relève et met au cœur des fiertés.

Suzanne aperçut quelqu'un venant à elle. Elle se redressa, s'assit, essuyant ses larmes.

C'était une paysanne.

Elle arrivait d'un pas ferme et rapide. Sur sa tête droite un grand panier plat se balançait à peine ; elle ne le retenait pas, ses mains étaient occupées : elle tricotait en marchant. Pendu à son tablier, un petit enfant se faisait traîner.

Devant M^{me} Hébert la femme s'arrêta. Ni timide, ni arrogante, très simple et souriante, elle salua.

— Bonjour, madame Hébert...

— Vous me connaissez donc ? demanda Suzanne.

— Tout le monde vous connaît bien, ou c'est tout comme si l'on vous connaissait, puisqu'on connaît M. Georges... Vous avez été malade ?

— Oui.

— Vous êtes guérie, maintenant... allons, tant mieux ! Les riches aussi ont leurs peines... les pauvres ne sont pas les plus malheureux.

Elle souriait. Arrêtée devant Suzanne, elle n'avait pas cessé de tricoter. Ses yeux clairs cernés de rides allaient de son travail à la jeune femme. Le petit, à la fois timide et curieux, s'était enlevé dans le tablier de sa mère et, à demi-caché, regardait l'étrangère.

— Tiens-toi, Pierron, lui dit sa mère, comme il tirait trop fort le tablier.

— Quel âge a-t-il ? demanda distraitement Suzanne.

— Trois ans bientôt ; c'est mon aîné. J'ai une petite qui commence à marcher... Voilà quatre ans que je suis mariée.

— Quatre ans ! répéta Suzanne, qu'étonnait le visage fané de la jeune femme.

— Oh ! je me suis mariée tôt... à dix-neuf ans.

— Vous avez vingt-trois ans ?

— Oui, madame, vingt-trois ans, et mon mari, vingt-huit.

Elle était contente de causer. L'intérêt que semblait lui porter M^{me} Hébert la flattait.

Mais Suzanne ne parlait plus. Elle regardait cette toute jeune femme qui n'avait plus de jeunesse avec sa taille déformée, son teint brûlé, ses tempes ridées. Celle-là ne mettait pas sa joie dans sa vanité...

Ses yeux descendirent à l'enfant qui souriait sournoisement, un peu rassuré.

Ah ! songea M^{me} Hébert, je n'ai pas de bébé, moi...

Pour la première fois elle y pensait.

Elle se souvint combien elle avait plaint une de ses amies qui, trop vite à son gré, avait eu sa vie mondaine arrêtée par la venue d'un enfant.

Elle demanda, suivant sa pensée :

— Vous êtes heureuse ?

— Heureuse !... pourquoi ne le serais-je pas ? Mon mari ne se grise pas plus qu'un autre et, même pris de vin, il n'est pas méchant. Il trouve de l'ouvrage toute l'année quand le mauvais temps n'arrête pas les travaux. Il est bon ouvrier ; il fauche bien, sait tailler la vigne. Moi j'ai de quoi faire à soigner Pierron et la petite et travailler mon jardin. Et j'y ai de beaux légumes, oui ! Tenez, j'apporte au château des tomates... Celles de Catherine ont manqué, on a dit...

— C'est très bien.

— Allons, au plaisir, madame... viens, Pierron.

Et elle s'éloigna, balançant sa grande corbeille, remorquant Pierron qui se retournait pour rire à Suzanne. M^{me} Hébert les suivait des yeux. Quelques mois, quelques jours plus tôt, peut-être eût-elle plaint cette femme qui n'était plus rien qu'une machine à travail. Maintenant, dans la clarté paisible des yeux, sous les paupières meurtries, Suzanne avait deviné la joie vaillante de vivre. Et, courbée, l'âme ouverte à la vérité, elle envia cette humble.

XV

Assise dans sa chambre près de la fenêtre ouverte, M^{me} Hébert causait avec Brigitte de l'absent : il n'était plus guère entre elles d'autre sujet de causerie. Et pour la milliè^{me} fois Suzanne répétait, de sa voix d'enfant gâtée :

— Brigitte, pourquoi l'as-tu laissé partir, toi qui savais ?

Comment Brigitte eût-elle pu l'en empêcher ? Il ne voulait aucune entrave à son projet désespéré. Ainsi, ni à l'une, ni à l'autre, il n'avait indiqué son adresse à Paris, non plus que la date de son départ. M. de Math lui-même n'en avait été informé que lorsque ce départ avait été chose faite.

Depuis, bien des jours avaient passé. Où se trouvait Georges ? Donnerait-il enfin de ses nouvelles ?

— Sais-tu, dit tout à coup Brigitte, c'est affreux, cette incertitude... et pourtant... je pense qu'il a bien fait de partir.

— Oh ! Brigitte !

— Oui, il a bien fait. Tu croyais ne pas l'aimer, tu lui témoignais presque de l'aversion... Il a fallu son départ pour te montrer qu'il ne t'est pas indifférent.

— Cela se pourrait-il ! Il a toujours été trop bon, toujours trop indulgent... et puis... c'est mon mari, Gite !

— Bon, indulgent, il l'a été, c'est vrai, comment se fait-il que seulement aujourd'hui tu le reconnais ?...

Suzanne soupira.

— Je ne sais pas, dit-elle plaintivement.

Elle ajouta : « — Je ne suis pas méchante, Gite, je t'assure... mais j'ai été très gâtée et je suis si horriblement égoïste ! »

— Tu l'étais, dit franchement Gite, mais tu ne le seras plus maintenant.

— Maintenant, dit M^{me} Hébert, il est trop tard !

— Non. Il faut qu'à son retour Georges te trouve transformée. Ah ! il ne regrettera rien, va ! ni les fatigues, ni les dangers courus.

— Il ne reviendra pas...

— Pourquoi le croire ? Pourquoi douter de la protection du bon Dieu ? Nous prierons tellement qu'il sera protégé.

Elle s'efforçait de paraître vaillante ; mais il y avait un mois que Georges les avait quittées et Brigitte éprouvait plus douloureux le sentiment d'abandon qui, depuis la mort de M^{me} de Verrière, avait étreint son cœur si souvent.

Gite se sentait seule au monde. Sans doute, elle avait accepté le dépôt confié par Georges, et cette tâche lui restait d'aimer Suzanne, de veiller sur elle — tâche que rendait plus douce le subit revirement de M^{me} Hébert. Mais pour l'enfant de dix-huit ans c'était quelque chose d'un peu effrayant de se sentir plus raisonnable, plus grave,

plus forte que cette femme que la vie n'avait pas mûrie et qui était restée elle-même une enfant.

Brigite considérait comme un miracle la transformation de sa belle-sœur.

Ah ! si Georges la voyait ainsi ! Mais il était en route pour le pays de l'or, — aussi et surtout, hélas ! le pays du sang...

— Ecoute, dit tout à coup Suzanne, un cheval vient dans l'avenue.

Brigite se pencha, le cœur un peu battant. Elle n'avait pas revu Raoul depuis sa première confiance, et la peine qu'elle ressentait du départ de Georges ne pouvait l'absorber au point de lui faire oublier le beau prince mélancolique.

C'était bien lui. Mais il arrivait, non plus comme la dernière fois, traînant son cheval par la bride. Droit sur sa selle, il obligeait le vieil alezan poussif à marcher, comme Raoul le disait au cocher très froissé, « en relevant les pattes et sans allonger le cou comme un âne qui va braire. »

— C'est Raoul, dit Brigitte, toujours à la fenêtre.

— Eh ! bien, descends le recevoir.

— Et toi ?

— Moi... Faut-il vraiment que je descende ? Je ne suis pas en veine d'amabilité...

— Je t'ai dit quel est le désir de Georges. Il veut, qu'autant que possible, nous ne paraissions ni tristes, ni inquiètes. Pour tous, il fait un voyage de quelques mois... qui peut être avantageux...

— C'est bien. Va, je te rejoindrai, fit Suzanne un peu impatiente.

— Merci, chérie !

Et Gite descendit, s'en voulant un peu de pouvoir être contente.

Annette avait introduit Raoul dans le salon, hermétiquement clos sous prétexte de ne pas laisser entrer le soleil, et l'y avait abandonné.

— Mon Dieu, Raoul, vous êtes dans ce noir ? s'écria Gite en s'arrêtant sur le seuil.

Un peu de jour venant de l'escalier la nimbait de lumière.

Raoul répondit des profondeurs obscures :

— Je suis là, oui, Gite. Vous rappelez-vous ce conte de ma tante où un prince condamné à mourir dans un cachot...

— Oui, oui, je me souviens. Mais vous, comment n'avez-vous pas oublié toutes ces histoires d'autrefois ?

— C'était le bon temps, Gite...

— Oui, soupira-t-elle en écartant un volet, c'était le bon temps.

Ils se regardèrent.

La lumière ne chassait pas tout à fait les fantômes de leur enfance, et le cœur de Gite se gonflait au souvenir de leurs innocentes joies.

Raoul la rappela à l'heure présente.

— Avez-vous de bonnes nouvelles de votre frère ?

— Certainement. Son voyage commence très bien... il...

— En somme, où va-t-il ?

— Voilà, dit-elle en s'asseyant. C'est un voyage d'affaires, vous savez... cela durera quelques mois... En attendant...

Elle parlait d'une voix appliquée. C'était ce qu'il fallait dire. Mais tout à coup ses yeux rencontrèrent le regard clair de Raoul.

Il ne la croyait pas.

Les yeux bleus du prince Charmant semblaient reprocher à Gite de s'entourer de mystère. Elle n'avait jamais su beaucoup résister à ces yeux-là. Elle joignit nerveusement les mains.

— Oh ! si vous saviez, Raoul !... Je ne peux pas...

— Vous ne pouvez pas tout confier à un vieil ami comme moi ?

Gite regarda les moustaches blondes du « vieil ami ». Ah ! que ce serait bon de tout avouer, de tout confier, comme il disait ! Mais les secrets de son frère et de Suzanne n'étaient pas les siens...

Cependant elle n'aurait pas été femme si elle n'eût trouvé le moyen de concilier ses scrupules de conscience et sa soif d'expansion.

Elle parla donc, avouant le désir de Georges de retrouver une fortune, évitant seulement de laisser deviner que Suzanne l'avait poussé au départ. Et son cœur s'allégeait. C'était délicieusement apaisant et réconfortant de se confier à lui, à lui, « le vieil ami ».

Et il trouvait des mots si consolants, si encourageants ! De ces mots qui vous réchauffent le cœur et l'éclairent, sans qu'on sache bien si c'est parce qu'ils disent ou par la façon dont on les dit.

— Je reviendrai souvent, le voulez-vous, Gite ? Vous vous sentirez peut-être moins seule.

— Oh ! oui, revenez !

Elle ajouta, reprise de tristesse : « Mais vous allez repartir... »

— Pas encore. Le général fera prolonger mon congé tant que je voudrai... Vous comprenez, il me doit bien ça...

— Certainement, dit Gite, sans s'expliquer parfaitement pourquoi.

— Il faut que j'aie le temps de... me reprendre un peu.

— Est-ce que vous croyez que vous le pourrez ? demanda timidement la princesse.

Il soupira. Les yeux clairs eurent un regard lointain qui replongea Brigitte dans sa nuit.

Le silence se fit entre eux, tout vibrant de ce qu'ils auraient aimé dire. Suzanne arriva fort à point pour rompre la gêne.

Raoul tint parole, encouragé d'ailleurs par Mme Hébert qui, son premier mouvement de sauvagerie vaincu, accueillait bien les distractions que lui apportaient les visites du jeune homme. Ils passaient tous les trois de longues heures assis au fond du jardin.

Mme Hébert, les mains oisives, laissait errer



autour d'elle ses regards désenchantés. Brigitte, fidèle aux conseils de sa grand'mère, ne restait jamais inoccupée. Elle avait entrepris d'achever divers ouvrages que M^{me} de Verrière avait laissés interrompus. C'était de gros tricots destinés aux enfants du village. Raoul s'amusait à voir les doigts menus de Brigitte remuer activement les aiguilles en la laine rude.

Lui seul parlait beaucoup, il poursuivait consciencieusement son but : distraire les deux abandonnées. Pour cela, il entassait anecdotes sur anecdotes ou se lançait dans quelque paradoxe. Alors, parfois, Suzanne se laissait aller à discuter, reprise malgré elle, par ce langage demi-railleur, demi-profond qu'autrefois elle avait aimé.

Lorsque Raoul partait, Brigitte l'accompagnait jusqu'au bout de l'avenue. Le vieux cheval allait entre eux, séparant leurs épaules avec sa tête ; ils se penchaient un peu en parlant pour se voir et le sourire de Brigitte de jour en jour se faisait plus doux.

Cette existence un peu grise, mais sans orages, durait depuis près d'un mois lorsque la tempête de nouveau se déchaîna sur le château d'Or.

C'était un matin de septembre, tiède et parfumé. Suzanne, tentée par le clair soleil, levée plus tôt que de coutume, regardait Gite occupée à choisir des boutures : « Nos tristesses, disait la jeune fille, ne nous donnent pas le droit d'abandonner les choses... les pauvres choses qui ont besoin de nous et nous aiment à leur façon. »

Donc, Gite coupait avec soin des boutures. C'était jour de marché à Nersac, et Jeanitou, parti à l'aube, revenait déjà, conduisant Nabuchodonosor non plus attelé au break — voiture de luxe — mais à la grande carriole peinte en rouge-brun qui servait pour les provisions.

Jeanitou arrêta son cheval et, de l'avenue il cria, dans le sans-façon que sa femme et lui gardaient avec Brigitte :

— Mademoiselle ! Mademoiselle Brigitte, j'ai rencontré le facteur... Venez prendre le courrier, vous l'aurez deux heures plus tôt, puisque c'est nous la fin de la tournée.

Déjà il déposait sur le mur du jardin quelques lettres, des journaux et s'éloignait vers l'écurie.

Brigitte alla prendre le paquet.

— Rien de bien intéressant, Suzon.

— Nous ne pouvons rien espérer de Georges en ce moment, dit Suzanne, il doit être en mer.

— Ah ! reprit Brigitte, une lettre de ton père ; et moi qui disais : rien d'intéressant !

Mais non, la lettre de M. de Math n'avait pas grand intérêt. M^{me} Hébert, assise dans le fauteuil de buis, la tendit à sa belle-sœur.

— Si cela t'amuse, Gite?... Père ne parle guère que des rentrées à Paris de gens que je ne connais plus... qui, eux, ne me reconnaîtraient certainement pas. » Elle soupira : « Que c'est loin, tout cela ! »

Distraitement, elle choisit un journal, en fit sauter la bande et se mit à le parcourir tandis que Gite lisait les impressions du toujours jeune M. de Math : « La petite baronne de Quanff est rentrée « plus jolie que jamais. Elle avait hier au Bois « deux alezans merveilleux et un chapeau exquis, « cela t'irait si bien... Figure-toi un plateau de « tulle... »

Un bruit léger, un soupir, firent lever la tête à Brigitte. Le journal que tenait Suzanne avait glissé déployé dans l'allée ; M^{me} Hébert, les yeux clos, la tête renversée, s'enfonçait dans le souple dossier de buis.

Brigitte ne comprit pas d'abord, puis elle se ressaisit ; épouvantée, elle appela.

Suzanne ne bougeait plus, ne semblait pas respirer. Avec des gémissements et des cris, Catherine et Annette accoururent. Toutes deux soulèverent la jeune femme et l'emportèrent, tandis que Jeanitou courait à Nersac chercher un médecin.

Celui-ci arriva deux heures plus tard et trouva M^{me} Hébert dans le même état. Rien ne pouvait la tirer de son évanouissement. Brigitte, à genoux près du lit, pleurait désespérément.

— Qu'a-t-elle eu ? dit le docteur, qu'est-ce qui a provoqué cette syncope ?

— Rien... elle était assise dans le jardin, bien paisible. Elle lisait un journal. Tout à coup...

— Qu'y a-t-il dans ce journal ?

— Oh !... je n'en sais rien.

— Il faut savoir ; où est-il ?

— Je pense qu'il est resté dans le jardin, personne ne s'en est occupé. Allez le chercher, Annette. Mais, docteur, que voulez-vous qu'il y ait dans ce journal?... A moins...

Elle pâlisait à son tour, Gite, en proie à un pressentiment.

Annette revint bientôt en courant. Le docteur s'empara du journal, le parcourut.

— Je ne vois rien, murmura-t-il, il faudrait savoir, connaître... Mademoiselle, voyez donc vous-même... Ah ! voici une nouvelle à sensation : M^{me} Hébert est si impressionnable ! Peut-être ce fait divers a-t-il suffi... voyez : « Terrible catastrophe : Le paquebot *Vaillance* vient de sombrer dans la passe d'Escovery, entre les îles « Vaucouvert et Valdès.

« Cette passe est très dangereuse à cause des « deux courants rapides qu'y s'y rencontrent et « des pics élevés qui se dressent en écueils sous « les eaux ; plusieurs catastrophes se sont produites déjà dans ces parages.

« La *Vaillance* transportait des passagers à « destination de l'Alaska. Le navire a été perdu « corps et biens, aucun passager n'a été sauvé. « Seuls, quelques marins ont pu être recueillis « par le paquebot *La Rose*, ils ont été ramenés à « Victoria. »

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Ce fut tout ce que Brigitte eut la force de dire.

Elle le cria plutôt, comme un appel déchirant vers la Toute-Puissance, puis elle le répéta dans un flot de larmes.

Mais ses yeux se reportant sur sa belle-sœur toujours évanouie, elle crut entendre la voix de

Georges : « Je te la confie. » Alors, vaillamment, elle refoula sa peine : elle n'avait pas le droit de s'y abandonner.

MARIE T.

(La fin au prochain numéro.)



LE BOIS-FAYEL

CONTE NORMAND



Il y avait en ces lieux une grande forêt sauvage remplie de bruits sinistres. Nul dans le pays ne savait au juste ce qui s'y passait, mais tous en avaient grand'peur. On entendait parfois de longues plaintes venir de ses profondeurs, ou des cris aigus sifflant la colère et la menace à travers la futaie ; puis tout retombait dans un silence presque aussi inquiétant que l'écho de ces lugubres gémissements. Les Anciens disaient que le dieu Thor s'y repaissait de chair humaine, d'où son nom de forêt du *Thorquem*, et cette croyance n'était pas pour améliorer sa réputation.

Aussi les habitants de Forges, une bonne petite ville normande nichée à la lisière de cette forêt redoutable, ne s'y risquaient-ils jamais pour y couper du bois ou y recueillir des moissons de fougères qu'en nombre et armés jusqu'aux dents. Ils n'avaient du reste jamais rencontré ni le dieu voyageur, ni sa cruelle épouse, ni aucun des siens ; mais avec la méfiance que chacun leur sait, ils tâchaient de vivre en dehors des maléfices, des ensorcellements, des immolations et des envoûtements nocturnes.

Ce qui était assez difficile pour eux.

Car, à l'autre extrémité de Forges, tout au bas de la côte, il y avait un bois charmant. Ombreux sans ténèbres, mystérieux sans terreurs, où la lune semait des paillettes d'argent sur les mousses d'émeraude, glissait de longs rayons indiscrets à travers l'ombre légère des massifs de coudriers, et faisait resplendir les creux tapissés de lichens où coulait l'eau rouge qui de nos jours rend encore la santé aux malades. Or, s'il était relativement aisé

d'éviter les entreprises homicides du dieu Thor qui ne se hasardait jamais aux lieux fréquentés, il n'en était pas de même à l'égard du *Bois-Fayel*, ainsi nommé parce qu'une compagnie de Fays ou fées y avait élu domicile, apportant avec elles toutes les séductions de leur nature artificieuse.

Ces fées malignes étaient gaies, très gaies même. Dès que la nuit descendait sur l'humide vallon des sources, on entendait de frais éclats de rire ressemblant à la chanson des petites cascades qui dansent sur la pointe des roches ; et des harmonies, vagues comme un soupir de brise, accompagnaient les voix rieuses des princesses de la nuit.

Cette musique enchantée, si légère qu'elle fut, pénétrait jusqu'au cœur de Forges assoupie ; aussitôt les dormeurs se dressaient, et quittant leurs familles, leurs demeures, s'en allaient isolément ou par groupes le long des sentiers qui conduisaient au Bois-Fayel.

Et vraiment, le spectacle qui les y attendait valait bien la course.

Autour d'une clairière, ronde comme une salle champêtre, et sur le sol de laquelle des divinités propices avaient jeté un tapis de bruyères roses, des guirlandes de lierre aux fruits bleus, s'accrochaient aux houx luisants à graines éclatantes. Mille allées touffues partaient de cette clairière pour s'enfoncer dans l'ombre charmeuse du bois, et des fées coquettes, pimpantes, vêtues comme des fleurs, allaient et venaient dans cette riante solitude, causant entre elles de leurs mystérieuses affaires.

Des harpes d'or pendaient aux grands arbres, à portée de leurs mains, et, tout en se promenant, elles passaient distraitemment leurs baguettes sur les cordes vibrantes ; cela faisait une harmonie délicieuse, étrange, indécise, enlaçante ; celle qui attirait les faibles humains pour leur plus grand malheur, car il en résultait toujours pour eux

quelque dommage. Puis, tout à coup, aux approches de minuit, un orchestre invisible fait de vielles, de violes, de hautbois, de guitares et de bien d'autres instruments que j'ignore, attaquait un air de danse endiablé.

A ce rythme entraînant, les Fays battaient joyeusement des mains, et abandonnant toute conversation, se mettaient à courir, vers la clairière, débouchant de toutes les sentes du bois avec une telle hâte que certaines volaient pour arriver plus vite.

Elles se prenaient alors par la main et dansaient en rond, tournant, tournant avec une vitesse vertigineuse. Si bien que le public qui se tenait à une distance respectueuse à cause de ses sabots, et aussi à cause de la mauvaise réputation de ces petites fées danseuses, mourait de l'envie d'entrer dans la farandole échevelée, et même quelques-uns, ne se pouvant tenir, dansaient sur place, se trémoussaient, viraient, se démenaient, mais en se gardant de franchir le cercle magique qui les gardait contre l'influence détestable de ces malignes fées.

Un soir d'été où il faisait encore bien chaud après une journée brûlante dont ces parages ont conservé la tradition, et où le séjour des bois devait offrir un attrait de plus à cause de ses délicieux courants d'air, on entendit de la ville le murmure harmonieux qui annonçait la danse des fées, et les bons Normands, plus nombreux que jamais, prirent en cachette le chemin du Bois-Fayel. Les fées aussi étaient au grand complet, plus rieuses, plus jolies et plus malignes qu'aucune autre fois. Les unes, vêtues des corolles de fleurs, avaient des jupes rouges plissées comme en portent les coquelicots au cœur noir; d'autres agitaient les grelots blancs des muguets d'avril. Il y en avait de charmantes dans des fourreaux de mousses tout écourtés, corsages ouverts sur des guimpes tissées par les araignées des creux humides, colliers d'escargots d'or. La plus charmante, la Fée de la Source, portait une jupe d'argent frangée de lentilles d'eau, et sur ses épaules une courte mante de velours rouille qu'y avait déposé la poussière impalpable du fer retenu dans ses eaux profondes. Ses cheveux roux aussi lui tombaient un peu sur le nez, bien que fort retroussés sur la nuque et lui donnaient un petit air sauvage tout à fait charmant.

Elle dansait comme une folle, s'écartant sans cesse de la ronde classique pour bondir à droite et à gauche à la recherche de quelque plaisir inédit. Du bout de sa langue pointue, elle attrapait des mûres au passage, des mûres rouges et juteuses qui pendaient aux haies piquantes; ou bien d'un revers de main, elle décoiffait une compagne et lançait son bonnet pardessus la verte muraille.

Les bonnes gens accourus à l'appel des harpes s'amusaient beaucoup de voir les fées et surtout

la petite Source capricieuse et folle. L'un de ces spectateurs nommé Uger, un vrai Normand celui-là, grand et fort, les yeux bleu faïence, les cheveux blonds et plats, des mains comme des éclanches de mouton, avec une honnête blouse et des chausses neufs dans des sabots vernis, prenait à lui seul autant de plaisir que toute l'assemblée réunie; il ne pouvait plus refermer la bouche tant il avait ri :

— En font-elles des simagrées, c'tiotes, disait-il en se tapant les genoux, en font-elles, et sont-elles amiteuses !

Et chaque fois que la Source passait devant lui, il riait plus fort, l'encourageant à redoubler d'ardeur à la danse.

— Prends garde, Uger, lui dit un voisin obligeant, tu t'avances un brin de trop et te v'là un pied sur le cercle magique.

— Mêlé-toi de tes affaires, mon gas; qui qui te prie de veiller sur moi, répondit Uger, mais tout de même il retira son pied.

A cet instant, la fée au manteau velouté passa devant lui, elle aguignait des yeux une branche de noisetier si haute que malgré ses sauts et ses élans elle ne pouvait y atteindre. Elle lâcha la main de la fée Liane qui venait après elle dans la ronde et d'un geste gentil, tout plein de grâce, elle fit signe à Uger de venir danser avec elle. Pour sûr, elle voulait les noisettes.

Le Normand, pris de court, hésita un moment; c'est qu'on en racontait sur Mesdames les Fays !... Un gars qui dansait avec elle ne voyait jamais l'an neuf; il y avait de quoi réfléchir.

— Reste donc, lui dit encore le voisin sage de tout à l'heure.

Ça le décida à partir, et il prit vivement la main que la fée lui tendait toujours, pour l'amignonner; une petite main un peu froide mais doucette et qui attira tout de suite Uger auprès du noisetier.

— J'en étais sûr, pensa notre Normand.

Et aussitôt, pour aider l'ascension de sa danseuse, il étendit ses deux larges mains l'une au-dessus de l'autre comme deux marches d'escalier. La fée avait trop d'esprit pour ne pas comprendre l'invitation. Elle bondit sur la main gauche qui était plus facile à atteindre, puis sur la main droite; et là, rieuse, amusée et gourmande, elle fit sa cueillette en rien de temps. Alors, pour redescendre elle allongea le pied à tâtons vers la main gauche qui lui avait servi à monter et sauta sur le sol avec un rire strident qui rendit Uger sourd pendant cinq minutes au moins.

Ce qui ne l'empêcha pourtant point de danser avec elle le *Pas des noisettes*; un pas très fantaisiste où il fallait imiter le balancement du coudrier par un grand vent; la chute des feuilles à l'automne et les sauts extravagants des petites coques que la fée crachait en riant après les avoir brisées sous ses dents pointues, afin d'en croquer l'amande savoureuse. Toutes danses familières à

une fée, mais beaucoup moins aisées pour Uger qui avait des sabots, et des chaussons neufs, dans ses sabots...

Ah! les sabots d'Uger! il y avait beau temps qu'ils gisaient en détresse au milieu de la clairière. Il n'en restait même plus qu'un; une fée mignonne venait de transformer l'autre en canot de plaisance; elle s'était installée commodément sur la bride de cuir, et munie de deux pailles pour ramer, elle descendait le ruisseau qui contournait une île minuscule en chantant une Vénitienne de l'époque...

— J'en pouvions pus! s'écria Uger, se laissant tomber sur un gros champignon qui servait de tabouret aux danseuses; j'en pouvions pus de me balancer par là tempête, de tourner par la rafale et de caracoler comme une coquille vide!

Et tirant son mouchoir à carreaux jaunes, il s'épongeait la tête, montrant à la Source surprise un visage bouffi, marbré, des yeux sanglants, tandis qu'il soufflait comme un monstre marin.

— Tu es fatigué peut-être? lui demanda sa danseuse en l'éventant d'une pointe de son manteau.

— Y a pas de p't'être, mamselle Mignonne, c'est tout ce qui a de sûr, j'en pouvions pus!

— Eh bien, cessons la danse.

— J'le regrette, si ça vous désoblige; mais, vrai de vrai, j'en pouvions pus.

— Ecoute-moi, Uger, dit la gentille fée, en souriant de cet aveu, tu as été complaisant, fort et adroit à la danse, ce qui m'a permis de m'amuser beaucoup plus que mes compagnes; je veux t'en récompenser en t'accordant ce que tu me demanderas.

Uger soudain baissa la tête, regarda le bout de ses chaussons qui n'étaient plus neufs, grâce à la sarabande, puis il reporta ses yeux sur le visage frais et charmant de la Source, sans pouvoir formuler la pensée lointaine qui se levait au plus profond de lui-même.

— Je vois ce que tu veux, ajouta la malicieuse faye.

Et elle courut à un petit tertre caché sous les palmes de hautes fougères; c'était sa cave, paraît-il, car elle en revint avec une cruche en grès aux flancs rebondis qu'elle offrit au Normand.

— Bois, recommanda-t-elle.

— C'est pas de l'eau, au moins? demanda Uger.

— Bois donc, pauvre sot, cette liqueur merveilleuse te rendra maître des cœurs.

Et Uger but jusqu'à la dernière goutte, tandis que la Source, oubliant sur le sol son manteau de rouille veloutée, s'élançait dans ses ondes bouillonnantes, car les premiers tintements de l'Angelus venaient de mettre en déroute le bal du Bois-Fayel et l'orchestre du diable.

La Source en courant arriva jusqu'à un quartier de roc où elle se dressa sur un trône d'écume, et avant de disparaître tout à fait, elle cria encore de sa petite voix grêle et moqueuse :

— Adieu, Uger, et merci! N'oublie pas que je t'ai donné tout pouvoir sur les cœurs.

— Même sur les cœurs des faves? demanda le Normand.

— Elles n'en ont pas! dit la Source, en disparaissant dans son lit écumeux.

Uger reprit le chemin de Forges, le cœur lourd et les jambes brisées; l'existence lui apparaissait maintenant toute autre que jadis. Ce n'était plus le cœur joyeux d'un bon vivant qui battait dans sa robuste poitrine, mais une âme inquiète, avide, et à jamais incomprise.

Il rencontra peu après la fille du meunier, la belle Jeanne qui, le bonnet de coton sur l'oreille et le poing sur la hanche, conduisait son *bourri* en chantant, car elle se savait jolie, ce qui la rendait gaie et amenait sur ses lèvres les joyeuses chansons. Elle regarda Uger et oublia le refrain de son couplet; elle passa tout près de lui, et comme il ne la vit pas, perdu qu'il était dans ses souvenirs, elle soupira longuement et se retourna pour le regarder encore.

Plus loin, au tournant de la route, il se trouva en face de la petite Toinette qui gardait sa chèvre à la pâture le long du sentier qui est à tout le monde. Elle devint toute rouge et perdit les mailles de son tricot en murmurant un doux bonjour. Uger passa sans l'entendre, et elle pleura.

Ce fut bien pis quinze jours plus tard à la fête du pays où les jeunes gens s'accordent après les préliminaires d'usage: regards timides, propos discrets, invitation à la danse, doux aveux, serments éternels.

Uger y était allé par habitude, mais le crin-crin du bal lui écorchait les oreilles, et il regardait sans les voir les jolies filles qui, elles, le voyaient sans le regarder. Et toujours dans son esprit malade se faisait la comparaison de ces grâces rustiques avec le charme tout puissant des fées.

Il ne dansa point malgré les œillades les plus engageantes, il ne parla point, malgré les plus savantes manœuvres, et rentra chez lui ayant troublé tous les jeunes cœurs: la Source avait dit vrai.

Jeanne en épousa le sonneur de dépit, Toinette en mourut, Margot a perdu la raison et les autres restent inconsolables, tandis qu'Uger écoute chaque soir si les harpes du bois n'annoncent pas le retour des fées.

Bien des jours passèrent, bien des nuits étoilées; puis l'hiver vint avec sa froideur. Uger, de plus en plus triste, n'espérait plus et promenait dans Forges sa pâleur amaigrie qui le rendait encore plus attrayant.

Un soir qu'il rentrait accablé comme de coutume, chez lui, maudissant le don funeste qui l'entourait de tendresses sans fondre les glaces de son propre cœur, il entendit soudain l'appel harmonieux de l'orchestre enchanté, tout là-bas, au fond de la vallée.

Il lui sembla alors qu'il sortait des étreintes d'un rêve douloureux et il dévala sans reprendre haleine jusqu'au fond du bois.

Lorsqu'il arriva, la clairière était pleine de bruit et de mouvement, des rondes, de gaies farandoles tourbillonnaient sous les arbres étincelants de givre, et des feux rouges et verts s'allumaient aux girandoles qui pendaient aux plus hautes branches.

Uger le cœur battant s'avança pour chercher la Source au milieu de ses compagnes et ne tarda pas à l'apercevoir plus jolie et plus rieuse encore qu'au printemps. Elle aussi le vit les bras tendus vers elle. Aussitôt, abandonnant la danse, elle se rapprocha d'Uger anxieux et suppliant; son regard charmeur se posa sur lui; puis, poussant un éclat de rire aigu, elle se détourna et s'enfuit en laissant tomber ces mots :

— Les noisettes sont cueillies; je n'ai plus besoin de toi!

Le lendemain des pâtes, en traversant le Bois-Fayel, trouvèrent Uger mort de froid au pied d'un grand arbre qui pleurait sur lui des larmes gelées.

— J'savons bien, dit l'un d'eux, que ça finirait mal pour lui. Il avait franchi le cercle magique malgré ce que je lui en disions, les fayas se sont vengées...

Il y a deux morales à tirer de ce conte et je vais vous les dire toutes les deux, ne sachant pas qui m'écoute.

Pour les filles : Il ne faut pas regarder qui ne vous voit pas.

Pour les garçons : Il ne faut pas user ses chaussons neufs à la danse.

Et j'ajoute pour tout le monde : Il ne faut pas boire aux bouteilles enchantées.

C. DE LAMIRAUDIE.



MAITRES ANCIENS



*J'admire de plein cœur les peintres de Hollande
Qui, voyant la nature avec sincérité,
Restaient chez eux, trouvant leur patrie assez grande,
Et mouraient sous un ciel qu'ils n'ont jamais quitté.*

*A peindre la forêt, la prairie ou la dune,
Les braves gens gagnaient de minces revenus.
Le plus grand nombre, hélas! ne faisait pas fortune,
Et quelques-uns d'entre eux expiraient inconnus.*

*Ils avaient travaillé simplement pour la gloire,
Mais la gloire pour eux venait longtemps après.
Leur nom, comme un éclair, illuminait l'histoire
Quand ils dormaient, depuis cent ans, sous les cyprès.*

*Qu'importe! Ils avaient dit ce qu'ils avaient à dire,
En langage précis, pittoresque et charmant,
Dans quelque page heureuse où chacun pouvait lire
En prenant une part de leur enchantement.*

*Ils avaient achevé, dans une foi profonde,
Des œuvres de lumière, et de joie et d'amour,
Léguant à l'avenir un petit coin du monde
Qu'ils avaient éclairé d'un si merveilleux jour.*

ANDRÉ LEMOYNE.



REVUE MUSICALE

Astarté à l'Opéra. — A l'Opéra-Populaire : *Charlotte Corday*. — *Le Requiem*, de Verdi. — Cérémonie à la Sorbonne. — Concerts.



NOTRE correspondante ne peut passer sous silence, chères lectrices, un événement tel que la première représentation d'*Astarté* (1) à l'Opéra, et pourtant, je crains que le poète Louis de Grammont n'ait guère songé à vous en écrivant son *libretto*. L'affabulation est empruntée aux fastes mythologiques; or, vous savez qu'en général les dieux et demi-dieux de l'Olympe ne brillaient point par leurs vertus. Les anciens trouvaient commode de diviniser leurs vices et de les satisfaire d'autant plus qu'ils montraient plus de piété. *Astarté* ne rappelle donc pas, même de très loin, les contes moraux; il faut prendre l'œuvre pour ce qu'elle est : une pièce débordante de couleur et se prêtant admirablement à l'inspiration ultra-lyrique, animée et forte de Xavier Leroux.

Astarté est un des avatars de la déesse Vénus. Son culte n'a rien d'ascétique; on le célèbre par des orgies de danses et de chants qu'encouragent la reine Omphale et le grand prêtre Phur dans Sardes, capitale de la Lydie. Le vertueux Hercule, époux de la touchante Déjanire, veut entreprendre l'anéantissement du culte infâme et de la perverse souveraine; malgré les supplications de sa compagne, il quitte Argos et fait voile vers la Lydie. Déjanire, inquiétée par une vision d'Iole, prêtresse de Vesta, craint qu'Omphale ne la supplante dans le cœur de son mari. Elle se souvient heureusement que le centaure Nessus, mourant, lui fit don d'une tunique imprégnée de son sang. Si quelque jour Hercule oubliait Déjanire, qu'elle lui fasse revêtir ce manteau.

Par le pouvoir de la rouge liqueur,
Toi seule, ô Déjanire, embraseras son cœur.

Iole partira donc pour Sardes et remettra au héros le magique talisman.

Hercule, arrivé devant la ville impure, ne rencontre pas la résistance prévue. Au contraire, ses guerriers et lui-même sont accueillis avec une telle bienveillance qu'il oublie sa mission sacrée,

(1) La partition, chez A. Leduc, éditeur, 8, rue de Grammont.

ses serments et le cher foyer laissé à Argos. Il veut épouser Omphale, et la reine, séduite à son tour, éprouvant pour la première fois un amour sincère, y consentirait volontiers. Mais elle craint le grand prêtre Phur qui incite Hercule à ce mariage pour l'immoler ensuite à la déesse. Ce sort fut déjà et souvent réservé aux premiers maris d'Omphale. Celle-ci, au désespoir, repousse l'offre d'Hercule qui n'en veut point démordre. Elle supplie Astarté de lui rendre la sanguinaire indifférence de jadis. Sans doute est-elle exaucée : quand Iole est amenée dans son palais, portant le message de Déjanire, Omphale elle-même fait remettre au héros le talisman qui rendra à sa mémoire le souvenir de la délaissée.

Vous connaissez le mythe de la tunique, vengeance posthume du centaure inapaisé. A peine Hercule l'a-t-il revêtue qu'elle s'attache à sa peau, le dévore d'un feu ardent, le consume en lentes et cruelles tortures. Les morceaux qu'il arrache avec les lambeaux de sa chair incendient Sardes tout entière et les habitants, dirigés par Phur triomphant et Omphale oublieuse, émigrent vers l'île où s'élève le temple de leur détestable divinité. Et il y a pourtant un peu de morale en cette fin d'Hercule sévèrement puni de sa trahison et nullement regretté par Omphale.

Voici les grandes lignes de cet opéra. Il n'est malheureusement pas traité de façon à en faire un spectacle de jeunes filles, et c'est dommage parce que la musique, l'exécution et la mise en scène en font une œuvre de haut intérêt.

Xavier Leroux se plaît à manœuvrer les masses chorales et orchestrales; il y a parfois chez lui abus de sonorités et il recherche les tonalités éclatantes; on observe dans son œuvre plus de vigueur que de discrétion. Il est juste d'ajouter qu'il y était quelque peu contraint par le poème.

J'ai particulièrement apprécié les grands ensembles, puis la belle phrase large du premier acte : « Voici l'instant des suprêmes adieux. », le chœur du second acte : « Ton peuple, Astarté, souffre et pleure. », que soutiennent avec puissance des accords arpèges, est d'un haut sentiment tragique. Les danses ont un cachet très original; les longs duos d'Hercule et d'Omphale sont entraînants, et la reine a les accents enivrants que demande son personnage. L'incantation qu'elle adresse au feu destructeur est magnifique. Il était difficile, après Wagner, d'entreprendre la peinture musicale du feu dévorant, grondant et subtil.

Xavier Leroux l'a osé et le succès récompense son audace. Déjanire a des plaintes expressives, et le récit qu'elle fait de la mort de Nessus est dramatique et attachant. Iole est favorisée, son entrée dans la demeure d'Omphale, l'interrogatoire qu'elle subit, ses réponses, tout ceci est doux et charmant. L'exquise M^{lle} Hatto a conquis les suffrages dans ce rôle d'Iole; M^{me} Héglon est une Omphale parfaite; le rôle très grave avec de subits éclats convient à sa voix sûre et profonde. M^{lle} Grandjean fait regretter que Déjanire disparaisse si vite. Alvarez (depuis remplacé par Affre) est aussi bon que peut l'être un ténor toujours juché dans un registre aigu, et Delmas montre une majesté unie à une admirable voix, qui rendent l'affreux prêtre d'un affreux culte infiniment trop respectable.

Charlotte Corday fut la première œuvre inédite représentée par l'Opéra-Populaire. L'énergique jeune fille a inspiré maints poètes et chacun a interprété à sa manière ses actes et son caractère. Ponsard en avait fait une héroïne antique; Armand Sylvestre, mieux inspiré quand il composa *Grisélidis*, a trop atténué la surexcitation, l'ardeur de cette figure historique. Alexandre Georges, l'auteur des adorables chansons de *Miarka*, de la musique pour l'*Axel* de Villiers de l'Isle-Adam, de tant de mélodies dont on ne parle pas assez, a donc fait ses débuts au théâtre dans une œuvre mieux faite pour exposer ses dons de douceur et de charme très personnels que son inspiration tragique. La partition renferme pourtant un chœur de sans-culottes qui ne pouvait être dépourvu de violence et un air de Marat absolument exempt de modération, ainsi que l'exigeait cet aimable personnage. Il y a au second acte une scène au jardin du Palais-Royal, où les enfants dansent des rondes et où Charlotte s'attendrit, qui est délicieuse. Les regrets de Charlotte dans sa prison au souvenir de Barbaroux, les scènes de la Conciergerie, sont émouvantes et très musicales.

Par un phénomène fréquent et assez triste en somme, la mort de Verdi l'a remis à la mode. C'est ainsi que la société chorale l'Euterpe, réorganisée, augmentée, complétée par Duteil d'Ozanne, a exécuté au Nouveau-Théâtre, avec le concours de l'orchestre Lamoureux, le *Requiem* du maître italien. L'œuvre a été écoutée avec sympathie, toujours, et souvent avec admiration. Si quelques parties ont été jugées surannées, d'autres, telles que le *Dies iræ*, ont été trouvées dramatiques à souhait. Trop dramatiques peut-être, la musique religieuse ne devant pas être traitée comme les intrigues scéniques où s'agitent les passions humaines. Il est curieux d'opposer le *Requiem* de Brahms à celui de Verdi. Le second a surtout voulu terroriser les fidèles; le premier cherche à les rassurer, à élever leurs âmes vers la paix infinie. « Donnez-nous, Seigneur, le repos éternel. »

Gabriel Pierné a triomphé à un jeudi des concerts

Colonne (Nouveau-Théâtre) avec ses *Deux Contes*, de Jean Lorrain; sa jolie *Chanson de berger*, sur des vers câlins et précieux de Gauthier-Villars, l'expert et spirituel critique qui signe « l'Ouvreuse » ses chroniques musicales. Toujours de Pierné deux fragments de la musique de scène composée pour la *Yanthis*, de Jean Lorrain plus haut cité.

Au même concert, Enesco, le jeune violoniste qui obtint son premier prix à dix-huit ans, figurait comme compositeur d'abord dans de difficiles et amusantes variations pour deux pianos, exécutées par lui-même (car il est également pianiste de premier ordre) et par Lucien Wurmser sur le grand instrument de Pleyel, si curieux avec ses deux claviers qui se font face. Jacques Thibaut et Lucien Wurmser jouèrent ensuite la *Sonate n° 1*, pour piano et violon, du même Enesco, œuvre touffue, un peu cherchée, mais très personnelle par moments (j'ai beaucoup aimé les vibrations sourdes du violon sur lesquelles se détachent des notes à intervalles douloureux) et qui contient mieux que des germes du talent créateur.

Enesco a donné, durant le mois de mars, trois concerts à la Salle des fêtes du Journal, où l'applaudirent les admirateurs de sa grande virtuosité, de la qualité du son qu'il tire de son violon, et les amis que séduisent sa bonne camaraderie.

La vogue! elle est aussi aux reconstitutions d'airs anciens. Je cite au hasard de ma mémoire les *Chants du Vivarais*, harmonisés par le subtil Vincent d'Indy; les *Chants de France*, recueillis, parfois créés, par l'aimable Périlhou. M^{me} Lovano chanta les premiers aux mercredis de la Renaissance. Les seconds, ainsi que les compositions de Pierné, furent interprétés chez Colonne par de charmantes artistes, parmi lesquelles il faut citer tout particulièrement M^{lles} Odette Le Roy et Marie Lasne.

Concerts partout, de tous côtés, à Paris, à Bruxelles, à Nancy, à Lyon, à Toulouse, à Monte-Carlo..... Sainte Cécile doit être heureuse.

Plusieurs de vous, chères abonnées, m'ont demandé des indications de musique nouvelle. Regardez désormais sur la couverture du journal, vous y trouverez les renseignements réclamés. Tous les morceaux recommandés ont été examinés avec grand soin avant de vous être soumis; tous vous conviennent et ils sont choisis de manière à satisfaire les goûts les plus divers. Vous verrez des titres d'œuvres religieuses en prévision des fêtes du mois de Marie, entre autres un *O Salutaris*, de M^{lle} Arnaud (1) qui attirera votre attention, car l'auteur est depuis longtemps une abonnée et amie du journal.

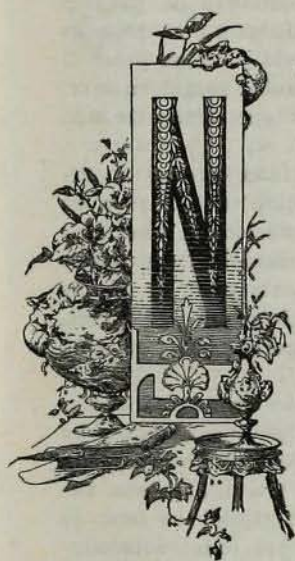
LOUISE DE CLAVES.

(1) Chez Quinzard, éditeur, 24, rue des Capucines.





CAUSERIE DE QUINZAINE



Nous vous arrivons à Pâques fleuries, chères amies, au commencement de cette sainte semaine qui clôt nos pénitences quadragésimales fort adoucies, d'ailleurs, par le malheur des temps, comme disent les mandements épiscopaux. Cette année, le jubilé s'est ajouté au Carême; là encore, il a fallu mitiger, et les visites en commun aux églises ont simplifié les multiples stations primitivement exigées. Les retraites ont été nombreuses, soit dans les paroisses, soit dans des chapelles de couvent, ou même dans des oratoires particuliers; l'avantage de ces dernières est qu'on y peut préciser l'enseignement religieux pour la seule catégorie de personnes qui les suivent.

Il y avait une foule compacte aux sermons faits pour les dames par M. l'abbé de Gibergue, missionnaire diocésain. En l'écoutant, nous nous disions que si chacune de ses auditrices mettait en pratique la moitié de ce qu'elle entendait, une partie de la société serait transformée. Les femmes, plus aimables, rendraient la vie au foyer plus attrayante pour leurs maris et leurs enfants; ceux-ci, mieux surveillés, donneraient de meilleures satisfactions; les serviteurs, bien traités, seraient facilement fidèles et l'âge d'or renaîtrait... Mais voilà, les prédicateurs parlent très bien et nous entendons mal ou plutôt nous ne pratiquons guère ce que nous entendons. Par extraordinaire, en ces occasions, on pense aux autres avant de s'occuper de soi-même.

On se prend à regretter l'absence de telle ou telle, reconnue dans une description peu flatteuse.

— Quel malheur qu'elle ait manqué ce sermon-là, c'était si bien ce qu'il lui fallait!

Notre compassion part d'un bon naturel, mais ne pourrait-on nous l'appliquer à nous-mêmes?

D'autres fois, on transpose ce qui a été dit pour l'accommoder à sa manière de voir et d'entendre la vie.

Un avare était au sermon, ses amis s'en réjouissaient, car le prédicateur parlait de l'aumône, il en dépeignait les douceurs, tonnait contre le mauvais riche et disait l'éternelle récompense de ceux qui auront nourri et vêtu le Sauveur dans ses pauvres; l'avare semblait ému et touché, et l'ami dont il prit le bras, en quittant l'église, s'attendait à d'édifiantes confidences, lorsqu'il l'entendit s'écrier:

— Qu'il a bien parlé! Oh! que cela donne envie de se faire mendiant!

Ne lui jetons pas la pierre, car souvent nous faisons ainsi.

En nous rendant à ces réunions pieuses, nous traversons ce qui fut l'Exposition; quel lamentable spectacle, chères lectrices, le gâchis de la fin dépasse le gâchis du début, c'est tout dire! Les fondrières d'autrefois se supportaient par l'espoir d'en voir surgir quelque chose, celles d'aujourd'hui sont sans consolation, on n'en verra jamais la fin. Il semble qu'on chemine dans une ville incendiée. Malgré la sage lenteur des démolisseurs, le Vieux Paris n'est plus guère qu'un amas de matériaux à vendre, les palais n'offrent désormais que des plâtres effrités suspendus à des charpentes de fer tordu. On a arraché la Parisienne à ce navrant spectacle; elle a appris à ses dépens qu'on dégringole plus facilement et plus vite qu'on ne monte. Que va-t-elle devenir, *la pôvre*? elle a dû d'abord orner la grande place d'un village d'Auvergne, — le contraste eut été piquant. — Conquise à prix modeste par un magnat, elle devait ensuite se dresser solitaire dans un parc hongrois; on dit maintenant que la dame en bleu, après restauration nécessaire, va porter sa tête altière aux rives américaines. Elle reverra donc les foules, elle contempera de nouveau des agités, elle retrouvera un peu de ce qu'elle connut ici. Elle ne regrettera pas les rois qu'elle n'a pas vus, ne pouvant de si haut percer leur incognito, mais il nous étonnerait qu'elle ne gardât pas longtemps la nostalgie de la Seine reflé-

tant calme et tranquille les palais qui disparaissent et les illuminations qui s'éteignent; où qu'elle aille, si elle reste « la Parisienne », rien ne remplacera ce qu'elle a quitté et toujours elle en gardera la triste souvenance et le mélancolique regret.

Des regrets! ce n'est pas ce que nous laisse l'hiver et c'est avec enthousiasme que nous saluons le printemps et toutes les jolies choses qu'il nous apporte : parfums des fleurs, douces brises, brillant soleil et longues journées; puis il nous débarrasse de tout cet attirail hivernal qui ensevelissait vos jeunes et élégantes silhouettes.

Ne trouvez-vous pas, amies lectrices, qu'on a un peu abusé cette dernière saison des bêtes et de leurs pattes et queues? Nous nous demandons avec effroi s'il va surgir des animaux d'été et nous craignons qu'on ne trouve quelques bestioles à sang froid pour remplacer les dépouilles velues qui nous ont emmaillottées tout l'hiver.

Il nous souvient d'avoir rencontré en janvier une élégante jeune femme, entièrement enveloppée dans une redingote de fourrure fauve, agrémentée de têtes au cou, aux manches, un peu partout; des queues leur faisaient concurrence, à moins que ce ne fussent des pattes. Sur la tête, encore une bête un peu plus réduite; à part les gants et les chaussures, on eut dit une femme préhistorique, de l'âge des cavernes, et vraiment, dans le salon « modern style » où elle apparaissait, l'anachronisme était complet.

Aucune fourrure n'eût été superflue pour visiter l'Exposition des femmes peintres et sculpteurs au Grand Palais. Était-ce cette température sibérienne qui rendait difficile, ou bien la nouvelle présidente a-t-elle voulu inaugurer ses fonctions par une ère d'indulgence, à notre avis regrettable, mais cette Exposition peut servir d'argument à ceux qui déniaient à la femme les compositions de grand art en peinture et plus encore en sculpture. Consolons-nous en nous consacrant à un art moyen qui peut vraiment suffire; il y a, avenue d'Antin, de gracieux paysages et de ravissantes fleurs. Pour celles qui n'atteignent même pas l'art moyen, il reste comme distraction ce que je nommerai la peinture légèrement industrielle. De ce côté, le champ s'élargit de plus en plus; nous pouvons semer de fleurs nos ombrelles, nos devants de corsage, cravates, réticules, voire même nos robes, mais c'est un travail de longue haleine et qu'il ne faut entreprendre qu'à bon escient. Nous aurions un emploi plus facile de nos talents si la nouvelle mode anglaise s'établissait en France; depuis quelques mois, en Angleterre, on porte des gants peints. Lancée par une très grande dame, cette innovation faisait fureur au moment de la mort de la reine Victoria; chacune et même cha-

cun — les hommes ayant adopté cette nouveauté — voulait arborer sur ses gants sa fleur favorite, les gantiers ne savaient où donner de la tête. Survint le deuil national, si profond que les plus pauvres voulurent y participer, ne fût-ce que par un brassard de crêpe; la peinture des gants semblait proscrite lorsqu'un élégant clubman apparut avec des gants couverts de violettes, le branle était donné, on reprit les pinceaux, se servant de teintes adoucies dans les gris, violet et mauve.

On va aussi probablement peindre et *pyrograver* les gants; chez nous, ce sera plus joli que bien d'autres modes qui ont acquis droit de cité; après les gants viendront les souliers; ces nouveautés pourront apporter un gain à beaucoup de pauvres jeunes filles qui demandent du pain à ce qui nous sert de distraction. Pour cela, comme pour le reste, hélas! les salaires féminins sont dérisoires, mais dans certaines positions tout salaire est bien venu.

Il paraît que nous vous avons induites en erreur en disant que le cotillon n'était plus en vogue; nous avons vu dernièrement, chez une jeune fille qui peint pour un magasin d'accessoires de cotillon, de très jolies choses pour les grands bals qui suivront Pâques: Abat-jour de bougies, écrans à main, éventails, porte-cartes, sachets, tambourins grands et petits.

Voulez-vous savoir ce qu'on donne pour la décoration de ces objets: petit paysage, branche de fleurs avec la date du bal? De deux francs à deux francs cinquante *le cent*; en travaillant sans relâche, du matin au soir, les habiles en font de soixante-dix à quatre-vingt par jour; naturellement on ne peut exiger beaucoup de fini, mais si l'ensemble n'offre pas quelque chose d'agréable, le travail est impitoyablement refusé; cependant la peinture est un des meilleurs métiers féminins, un de ceux où le travail est le plus joyeux. Ces fleurs qui naissent sous son pinceau rappellent à la jeune fille les promenades du dimanche où s'oublie, dans un rayon de soleil, le rude labeur de la semaine.

La mort récente de M. Félix Gras, le capoulié d'Avignon, a ramené les pensées sur le Félibrige et ses trois maîtres: Jasmin, Roumanille et Mistral; la Muse alla les chercher l'un dans une pauvre boutique de tailleur, les autres chez de modestes cultivateurs. Moins brillante, sans doute, mais aussi rayonnante, croyez-le, est la poésie qui illumine de bien humbles existences, et en voyant le doux sourire et le joyeux courage de notre petite artiste au travail mal rétribué, nous sentions bien que la foi chrétienne jetait sur sa rude existence son manteau étoilé.

EDMÉE.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moréau et Co, 41, rue de la Victoire.
